

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 11 juillet 1900.

sur toutes les provinces anglaises, ne doit pas avoir pour résultat de faire naître un sentiment d'envie ou de haine chez nos compatriotes anglais, pas plus que leur manque de prestige dans la campagne de l'Afrique du Sud.

Ils ont, je le crois, trop de bon sens pour cela, et ce qui doit arriver est bien simple.

En Angleterre, on va opérer des réformes dans l'armée et essayer de mettre les forces de terre sur le même pied que celles de France, d'Allemagne et de Russie.

On va construire des torpilleurs et des contre-torpilleurs pour pouvoir lutter avec la marine française. Chez nous, dans notre pays, dans notre beau Canada, les Anglais vont travailler, se mettre à l'œuvre, étudier, s'instruire, et mettre leurs écoles sur le même pied que les nôtres. Ils vont imiter nos admirables couvents, adopter peut-être nos cours d'études, et, le temps aidant, ils pourront lutter avantageusement — peut-être toujours — notre province dans une autre exposition.

Mais, nous, Canadiens, travaillons aussi, bûchons ferme et n'hésitons pas à dépenser pour aider nos éducateurs, nos instituteurs et nos institutrices, si mal rétribués, si mal payés.

** Autre succès pour la province de Québec ! M. Suzor-Coté, peintre, vient de décrocher une médaille à l'Exposition.

Je n'ai rien vu de cet artiste, mais d'après ce que des connaisseurs m'en ont dit, il a beaucoup de talent. C'est un bûcheur, du reste.

Allons ! ça va bien, et, il est évident que nous assistons à une splendide fin de siècle, à une renaissance des arts et des lettres au Canada.

** Encore un condamné à mort qui se mêle d'occuper l'attention du public.

Le nommé Bourassa, après avoir été reconnu coupable d'avoir tué sa femme et condamné à être pendu, vient de bénéficier d'une singulière décision du ministre de la justice, qui en est arrivé à la conclusion inattendue que l'assassin était fou et qu'il devait passer le reste de ses jours dans un asile d'aliénés, alors que les médecins avaient déclaré qu'il était assez sain d'esprit pour être tenu responsable de son crime.

Il est vrai qu'il n'avait tué que sa femme. Ne trouvez-vous pas singulier que les gens qui tuent des spécimens du beau sexe ont beaucoup plus de chances d'échapper à la corde que ceux qui assassinent des hommes ?

Voyez Cazes qui a tué sa femme ; gracié. Gros-Petit Deschênes, qui a chouriné une pauvre jeune fille et presque tué une autre enfant ; reconnu simplement coupable d'homicide.

Et maintenant ce Bourassa, condamné à mort, déclaré responsable par les médecins et qu'on vient de gracier sous prétexte qu'il est fou.

Par contre, Dubé, qui a assassiné un homme, a été pendu par le cou, comme vous le savez.

Est-ce que cette manière de comprendre la justice est bien saine et bien équitable ? Et cela ne rappelle-t-il pas un peu ce mot cynique de l'individu qu'un passant interroge pour connaître la cause d'un rassemblement sur le bord du fleuve : — " Oh ! pas grand chose, ce n'est qu'une femme qui se noie ! "

Il va donc falloir nous rendre à cette évidence que tuer sa femme, sa légitime, est un crime, oui, mais un de ces crimes auxquels on reconnaît des circonstances atténuantes.

Tuer une jeune fille et demie est aussi un accident criminel qui ne mérite pas la corde.

Mais je me tais bien vite, de peur qu'un ministre n'en vienne à la conclusion que je suis fou moi-même, quoique non assassin.

** Je voulais parler de la Chine, des Chinois et de leurs sinistres chinoïseries, mais les nouvelles sont si contradictoires que nous ne savons pas à qui nous en tenir. Jamais le télégraphe n'a menti comme depuis un an.

LÉON J. EDIEU.

Nous avons déjà parlé de l'extérieur de notre pavillon canadien et nous en avons dit notre impression peu enthousiaste.

Aujourd'hui, nous dirons quelques mots, quelques remarques, en passant, sur les choses canadiennes exposées.

Notre exposition commerciale est très sérieuse et très complète. Indiscutablement, elle fait bonne figure. Elle dit les progrès de nos industries nationales.

Le chemin de fer, le Pacifique Canadien s'est taillé une belle publicité par sa belle exposition qui n'est pas banale. Son intérieur de wagon-lit dit le luxe et le confort poussés aux limites de la perfection. Ses réductions de navires, ses toiles peintes montrent la beauté originale et sauvage de la nature du Canada, et une foule d'autres choses utiles attirent la curiosité de tous les visiteurs.

Les installations les plus remarquables sont celles : de la maison Charles Desjardins & Cie, dont les riches et belles fourrures attirent les regards pleins de convoitise des jolies parisiennes qui ont des jaquettes de loutre aux robes garnies d'astrakan ; de la maison de fourrures J.-A. Paquet et fils ; des blés ; des minerais, surtout ; des ors d'alluvion ; des miels ; des pianos Pratte ; des papiers de la maison J.-B. Rolland et fils ; du département de l'Instruction Publique ; des chapeaux de paille de Molleur, de Saint-Jean ; des granits de J. Brunet, de la Côte-des-Neiges ; des conserves en boîtes ; des briques et des schistes argileux de la " Laprairie Pressed Brick and Terra Cotta Co " ; des portraits de Laprés et Lavergne ; des solides et excellent coffres-forts et des commodes poêles de cuisine de la maison Chapleau et fils ; et de quelques autres maisons.

Parmi ceux qui décrocheront des médailles, on cite la maison de fourrures : Charles Desjardins et la maison de poêles et de coffres-forts : C. Chapleau & Fils.

Nous reviendrons parler, d'ailleurs, d'une façon plus complète de notre exposition canadienne, dès que les récompenses auront été distribuées.

Le Dr Edouard Plamondon, qui vient de partir au Canada et qui doit s'installer à Montréal, a étudié d'une façon toute spéciale les maladies des yeux, du nez, des oreilles et de la gorge.

Pendant près de deux ans, il a été le très laborieux chef de clinique du Professeur Charles Abadie, dont la renommée a été établie dans toute l'Europe.

Le Dr Plamondon, ayant pratiqué et opéré lui-même, ici, avec succès, s'en retourne avec une somme de connaissances que ses clients sauront apprécier.

Que pensez-vous des lignes suivantes publiées dans le *Matin*, sous la signature de H. Harduin ?

Ce sont des réflexions qui ne manquent pas de sel :

Quel phénomène curieux que cette préoccupation de la vie future qu'on rencontre partout et chez tous les êtres humains, quelles que soient leur croyance, leur religion, leur Dieu.

Quant à moi, je ne connais qu'un fait, un seul, susceptible d'être considéré comme la démonstration de la prolongation de l'existence après la mort. Mais vous allez, peut-être, trouver qu'il n'est pas bien probant.

Quoi qu'il en soit, je vous le livre tel qu'il m'a été raconté. Vous jugerez.

Donc, il y a quelques années mourut un homme d'affaires connu, grand fibustier, très âpre au gain et affectant, cependant, des dehors austères. Il allait régulièrement à la messe et ne permettait pas la plus petite plaisanterie sur la religion, ce qui ne l'empêchait pas, du reste, de ruiner ses semblables à son profit toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion.

Il mourut, laissant à un neveu sa fortune avec une situation fort embrouillée.

On l'avait à peine porté en terre que l'héritier se trouvait en présence d'une nuée de gens lésés mani-

festant l'intention de mettre l'embargo sur son héritage.

Une réunion fut décidée pour discuter les réclamations qui se présentaient. Il y eut des cris, des protestations. On déclara au neveu que son oncle était un vieux filou et on le menaça, si bien que ce dernier, effrayé, finit par proposer une transaction.

A ce moment, un homme est introduit dans la salle où se tenait la réunion. Il est porteur d'une dépêche à l'adresse de l'héritier.

Le neveu l'ouvre, et une immense stupéfaction se peint sur son visage.

Il y avait de quoi. La dépêche était signée du nom du défunt et contenait ces mots : " Du Purgatoire. — Ne rends rien, j'aime mieux faire mon temps. "

* * *

Continuons notre promenade à l'Exposition : Voici le palais des vêtements où sont exposées les choses élégantes, les toilettes fameuses qui aident à la gloire de Paris, auprès de toutes les femmes coquettes, jolies ou non, qui aiment la beauté du costume et l'élégance suprême du goût le plus artistique.

Il y a, tout plein, les étoffes et les soieries les plus diverses, de toutes les teintes, de toutes les couleurs et pour tous les goûts les plus difficiles.

Toilettes de soirées, sorties de bal, robes à traînes, costumes de ville, sorties de théâtre, toilettes d'une noce royale, robes de campagne et de bains de mer et de promenade, il y a de tout ; et c'est signé : Caillot et Sœurs, Baué et Sœur, Paquin, Edon et Sœur, Laferrière, Worth, Doucet. Et c'est assez dire.

Sur la plate-forme roulante, nous venons respirer un peu d'air.

Ils vont, ces trottoirs mobiles, emportant comme des marionnettes : parisiens, étrangers et provinciaux. Les uns sont graves et sérieux ; les autres rient, regardent les nuages ; la plupart admirent, en passant, les bâtisses et les pavillons de l'Exposition. Les enfants se font plaisir de sauter de l'un à l'autre trottoir — car l'un va plus vite que l'autre.

Des jeunes filles coupent l'air de leurs joyeux éclats de voix, tels les enfants dont cette promenade est la joie suprême.

Arrêté à un des nombreux cafés qui donnent sur les plates-formes, on regarde, avec un certain plaisir, les gens qui passent. Cette scène défile avec ses types divers : c'est l'étranger qui se tient gravement après les poteaux ou les cordes de fer, et c'est Paris, — la joyeuse ville des anciens gaulois, — qui saute, marche, court et rit toujours.

Des familles entières se tiennent ensemble. — " Ne bouge pas, Victoire ! " dit une brave bourgeoise, à un joli brin de fillette. — " Auguste ! reste tranquille et ne tape pas du pied " clame un gros père bougonnant, à l'énorme figure rosée d'un bon viticulteur gourmet. — " Israël ! veux-tu ne pas faire de bêtises, " crie, à son fiston, un Juif à la jaune figure et au long nez de perroquet.

Des vieilles — l'âge donne de l'expérience — ont apporté leur pliant et s'installent à leur aise.

Mais cette plate-forme roulante est vraiment le rêve et le bonheur des gosses. — Jeunesse de France ! tu aimes à mêler tes ébats et tes rires aux paroles sèches et aux gestes lents et sérieux des graves étrangers.

Curieux spectacle que celui-là, où tout le monde de l'Exposition défile, avec tant de diverses figures.

RODOLPHE BRUNET.

ELLE

Elle est la grâce ! et quand l'aurore
Rallume le soleil éteint,
Les roses prennent à son teint
Le doux éclat qui les colore.

Elle est le charme ! et quand, sonore,
La voix lente du flot lointain
Chante le retour du matin,
C'est sa voix que j'entends encore.

Trézor joyeux ! trésor amer :
Elle est l'aurore ! elle est la mer !
Elle est la grâce ! elle est le charme !

Seule, elle apporte à mon amour,
— Dans un sourire — tout le jour !
Tout l'océan dans une larme !

ARMAND SYLVESTRE.